

au sujet de la mer, et des migrants

ces vœux de Noël datent de décembre 2006 — la traduction française est de 2012
ce texte est également repris dans "*Nouveau Monde — de finité et d'infinité*"

Ce fut un jour ensoleillé de septembre, quand j'amenai ma fille et quelques-uns de ses amis à La Panne — le père comme chauffeur pour une sortie d'anniversaire à la mer. J'avais monté mon vélo sur le toit de la *Mériva*. Une fois déposé la belle jeunesse, j'engageai une balade cycliste sur la plage infinie.

A vrai dire, un tel parcours sur le sable, dans les flaques et dans les vagues n'est pas vraiment bénéfique au vélo; après, il faut une bonne dose d'huile et d'attention pour rafraîchir l'engin. Mais pour le cycliste, c'est un vrai plaisir.

Sur le sable dur de la marée basse, je roulai de La Panne jusqu'à Nieuport, où dans la mer montante j'aperçus ma nièce en train de bâtir un château de sable. Son papa et sa maman y étaient aussi, ainsi qu'une copine de classe. Nous avons longtemps bavardé, et sommes allés déjeuner ensemble, un *lunch* tardif dans un de ces cafés-restaurants-tea-rooms-crémeries indéfinissables mais fort agréables qui ornent la digue de mer, sans soleil mais inondés de lumière — et avec ce caractère festif et simple qui rend la Côte belge tellement belge, et grâce auquel des pommes frites, un gratin de poisson, une gaufre ou une *kriek* deviennent des friandises célestes.

Plus à l'intérieur des terres et des dunes je suis retourné à La Panne, pour y passer le reste de mon après-midi sur la plage, en compagnie d'un livre, d'un stylo et de papier. Le soleil était toujours là — août avait été froid et humide —, on avait bien mérité sa chaleur.

Sur la digue à La Panne, il y a un monument. Il rappelle le fait que là, le 17 juillet 1831, Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha mit ses premiers pas sur le sol belge. Quatre jours plus tard il prêterait serment à Bruxelles comme premier roi du jeune état. Tout ça, nous l'avons appris à l'école, mais ce n'est que maintenant que je sais que le voyage maritime du jeune Léopold avait démarré à Calais, en France, la porte à côté.

Je n'ai pas noté l'entière du texte inscrit sur le monument, mais il se conclut ainsi:

TERRAM BELGICAM INGRESSUS EST ET SOLEMNITER RECEPTUS

(c'est-à-dire: ... a pénétré le territoire belge et y a été accueilli avec solennité).

Ce n'est qu'alors que je me suis rendu compte que la famille royale, qui "règne" sur le pays depuis 175 ans, est en fait une famille de "*boatpeople*": Léopold était un immigré, sans aucun lien avec le pays, échoué sur une plage où il espéra trouver un plus bel avenir. De génération en génération, le sang bleu de cette famille allait être enrichi d'autres sangs étrangers (du matériel génétique exogène, certes toujours européen: France, Autriche, Allemagne, Suède, Italie...). Mais le résultat est belge, car on ne peut imaginer personnages plus belges que Philippe, Astrid et Laurent, mis à part leurs niveaux de rémunération et de consommation, peu courants parmi les citoyens du pays.

Pour tous ces nouveaux immigrés, venus de Paris, Vienne, Berlin, Stockholm, Madrid ou Rome, la Belgique a su conduire une politique active d'intégration, sans lésiner sur les moyens: un emploi stable (ou pour le moins un salaire garanti), des cours intensifs de citoyenneté (au sujet du pays, de ses institutions, de ses us et coutumes et de son Église), des visites éducatives (aux villes historiques, à la Côte et aux Ardennes, aux écoles et aux institutions socio-médicales — voire même aux catastrophes quand elles

frappent le pays), des rencontres avec les personnalités les plus méritantes des arts et des sciences, des voyages à l'étranger en compagnie de la fine fleur des mondes politiques et économiques, et enfin l'enseignement des langues. Et bien que l'aptitude de tous ces nouveaux belges à préparer *le chou-fleur à la sauce blanche* ne soit pas connue, le royaume a bien montré — même si ce n'est qu'à une échelle très réduite — combien une politique volontariste de regroupement familial peut être efficace.

* * *

2006 BEAUFORT (*)

Sur la plage de La Panne, ce mois de septembre, il y avait des éléphants.

Comme précédemment en 2003, toute la Côte belge a fait de gros efforts pour rapprocher l'art et les gens. Sur la plage, il y a toujours beaucoup de monde; en y amenant l'art — comme le fait *Beaufort* —, on obtient d'excellents chiffres de fréquentation.

Les œuvres étaient belles et passionnantes. Pourtant, je considère que bon nombre des artistes ont fait fausse route; ils ont raté l'occasion d'être pertinents, de questionner le monde d'aujourd'hui.

(Certes, je n'ai pas tout vu, et je me base sur ce que j'ai pu voir de mes propres yeux, ou lire dans la presse. Peut-être je me trompe.)

Beaucoup d'artistes travaillent avec la relation entre la terre et la mer. A raison. Pour ce faire, souvent ils amènent *des "choses" de la terre* (des hommes, des animaux, des objets), *qui vont vers la mer*. Mais ils ne se rendent pas compte que désormais *c'est la mer qui vient vers la terre*, qui lui apporte des choses, voire qui conquiert la terre et l'inonde. Le véritable *2006 Beaufort* n'a pas eu lieu à La Panne ou sur la Côte belge, mais sur les Îles Canaries, en Espagne, ou à Lampedusa, en Italie. Et il y avait aussi, d'une toute autre façon, *2004 Beaufort*, à Aceh, en Indonésie. Et il y avait, et il y aura encore, de très nombreux *Beaufort*, ici et ailleurs, sur les Maldives, les glaciers groenlandais, etc.

On sait de l'empereur Caligula qu'il partait en guerre contre la Mer du Nord, quand il ne trouvait plus aucun ennemi. [Dans ce sens il fut le lointain précurseur des touristes du dimanche, qui adorent rouler *vers* la mer, mais qui s'ennuient dès qu'ils y sont arrivés: car leur route est une impasse.] A l'exemple de Caligula, de nombreuses générations ont eu la mer en horreur, car laide, sauvage et dangereuse.

Notre attitude actuelle est à l'opposé de celle de nos ancêtres. Nous voyons la mer et la plage comme un terrain de jeu et une pataugeoire. Nous soupçonnons certes la mer d'être grande et dangereuse, mais se baigner dans ses vagues est comme se chauffer à un feu, ou se balader en montagne. La conscience du risque, et la certitude — ou l'illusion — qu'on maîtrise ce danger, créent une tension qui nous plaît.

On aurait pensé que le *Tsunami* de Noël 2004 en Asie du Sud-Est (220.000 morts, dont quelques centaines de touristes européens) ait définitivement emporté, ou pour le moins endommagé l'image idyllique de la mer bleue, du sable blanc et des palmiers — plus ou moins l'image actuelle du paradis terrestre. Mais cela ne s'est pas fait. Nous ressentons le besoin d'un paradis terrestre (ou pour le moins celui du rêve de pouvoir y aller un jour), et nous continuons d'être comme hypnotisés par la limpidité des mers et la blancheur des plages. Et préférons ignorer le fait que ces plages seront bientôt immergées, et que leurs habitants devront quitter leur pays.

Car la mer, c'est encore autre chose que du calme et du bleu.

Un: La mer monte. Les glaces fondent. Les digues doivent être relevées. Que ferons-nous des rivières? Et que feront ceux qui n'ont pas d'argent pour protéger leurs bas pays?

Deux: La mer s'épuise. Cabillaud, thon, anchois..., pendant combien de temps encore?

Trois: La mer rejette sur la plage ce que nous jetons dans la mer — consciemment ou inconsciemment, volontairement ou par accident, ou par coupable négligence: bois d'épave, plastics, déchets et bactéries, pétrole, conteneurs, métaux lourds... ou algues pourrissantes, que les excès de fumage sur terre font proliférer en mer jusqu'à l'asphyxie. Ce que la mer ne digère point, elle vomit sur les plages.

Quatre: Désormais, la mer rejette des gens sur la plage. *Boatpeople*.

* * *

Nous, les Européens, avons tendance à mépriser les politiques nord-américains qui ont décidé d'ériger une clôture de plusieurs milliers de kilomètres entre les États-Unis et le Mexique: un nouveau rideau de fer, aussi onéreux et inhumain que l'autre.

Mais nous préférons oublier les grilles électriques qui entourent les enclaves espagnoles en Afrique du Nord, les camps européens en Libye, ou tout simplement le fait que si la Méditerranée n'avait pas existé, au besoin l'Europe l'aurait creusée, rien que pour garder les Africains à distance.

Au Sénégal comme dans d'autres pays africains, il y a de jeunes gens qui abandonnent leur boulot et leurs amis, leur fiancée et leur famille, après avoir épargné pendant des années, pour risquer sur un frêle esquif la traversée vers les Canaries.

Les pays africains (des pays pauvres) hébergent et soignent parfois des *millions* de réfugiés, que ceux-ci soient politiques ou économiques, mais nos riches pays européens ferment leurs frontières. Ils discutent pour quelques *milliers* de réfugiés. Et ils leur reprochent des motivations économiques, au lieu d'être politiques: "*Retournez à la case départ!*"

Les Européens qui pour gagner leur vie partaient en Afrique y étaient généralement bien accueillis — et quand ce n'était pas le cas ils s'imposaient, avec force et violence le cas échéant. A cette époque, on ne parlait pas d'intégration. Bien au contraire. Mais pour les rares Africains qui au risque de leur vie viennent en Europe nous n'avons pas de place: *trop pauvres!*

Mon principal vœu pour 2007 est donc: moins d'égoïsme collectif, et davantage d'hospitalité. En Belgique, en France, et partout en Europe.

Alors, peut-être que les *boatpeople* d'aujourd'hui, les chefs d'entreprise européens de demain, ou ministres, journalistes, plombiers, infirmiers gériatriques, sages-femmes (toujours h/f), pourront ériger un monument sur la plage, et y inscrire avec fierté:

TERRAM EUROPAEAM INGRESSI SUNT ET EX TOTO ANIMO RECEPTI

(c'est-à-dire: ...ont pénétré le territoire européen et y ont été accueillis chaleureusement)

Peut-être le plus beau monument de *2006 Beaufort* se trouve-t-il déjà à La Panne. Et ce depuis longtemps. Mais nous l'ignorons. Le roi, pourrait-il faire un pas de côté, et faire la place à ceux qui viennent aujourd'hui et demain?